

Présentation

Le prince de Ligne est comme le furet : insaisissable. Quelle fut sa nationalité, d'abord ? On se plaît à le dire Belge, en perdant de vue qu'il mourut quelques mois avant la constitution des Pays-Bas Unis, qui différaient de quinze ans la naissance de la Belgique. Mais il n'empêche... Les lettres belges, et Gustave Charlier y est pour quelque chose, aiment reconnaître en lui leur grand pionnier.

Ce n'est pas si sot, tout compte fait. Le prince, comme la Belgique, affiche avec panache une identité tout sauf assertive. Il fut militaire, et y mit autant de zèle que de fierté, mais sans une once de patriotisme excessif. Il était loyal vis-à-vis de son régiment, et s'en satisfaisait. Et s'il ne laissa pas sa vie dans quelque combat, il fit un sacrifice plus pénible : il y perdit son fils, et en éprouva le seul profond chagrin qui l'affectât jamais. Dans cette réduction du tragique à ce qui mérite vraiment d'être tenu comme tel, il y a aussi un trait belge, province de danses macabres et de kermesses fatales.

Charles-Joseph de Ligne vécut, de 1735 à 1814, une de ces époques que l'on dit charnières où il ne fait pas

bon être tenu pour un privilégié. Prêt à mourir au champ d'honneur, il n'était pas enclin à poser sa tête sur un billot. Aussi ne tient-il pas en place. Homme pressé avant la lettre (Paul Morand, qui le définissait comme « un éphémère de quatre-vingts ans », ne manqua pas de le saluer au passage), il ne s'attarde nulle part, même pas devant son écritoire. Aussi écrit-il à la volée, le plus souvent des fragments, ce qui nous le rend si proche, en nos temps où l'on prétend tout dire en un minimum de signes.

Rien de solennel en lui, même si, collet monté, perruque poudrée, décorations et grand cordon arborés, il a tout du gentilhomme éminent, partout en cour, mais plus observateur qu'acteur, témoin plutôt que protagoniste. Bref, un écrivain envers et contre tout, prêt à se glisser dans les personnalités de tous ceux qu'il rencontre. On lui demanda un jour qui il aurait aimé être. Sa réponse illustre bien sa versatilité : « Une jolie femme jusqu'à trente ans, un général fort heureux et fort habile jusqu'à soixante, un cardinal jusqu'à quatre-vingts ». Insaisissable, disions-nous...

Curieusement, il est une phalange d'esprits qui sut mieux que toute autre le prendre dans ses filets. C'est celle qui, née de la Société Littéraire de Bruxelles fondée par sa chère Marie-Thérèse d'Autriche, prit quelques années après le centenaire de sa mort la forme de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique. Il y fut, dès les premiers temps de son existence, abondamment honoré, fêté et commenté par une cohorte d'admirateurs qui surent le sonder, le comprendre, le décrypter quelquefois. Lorsque l'on examine sa bibliographie critique, on ne peut que convenir que quelques-uns de ses meilleurs exégètes siégèrent dans cette compagnie dont il fut, en quelque sorte, membre avant la lettre.

Les grands historiens de la littérature, souvent dix-huitiémistes, que sont Gustave Charlier, Roland Mortier et

Raymond Trousson l'ont abordé avec l'extrême érudition qui est la leur. Selon leurs tempéraments respectifs, Carlo Bronne, Georges Sion et Marcel Thiry se sont découvert avec lui des affinités véritablement électives. Sophie Deroisin, qui ne fut pas membre de l'Académie, avait également sa place dans cet ensemble, en raison d'un article de sa main qui fut repris dans le *Bulletin* d'une part, et, d'autre part, de sa superbe monographie dont l'Académie assura la réédition, sur la recommandation de Simon Leys. Il tint d'ailleurs à préfacer l'ouvrage d'un texte repris plus tard dans l'une de ses superbes collections d'essais. Oui, Ligne trouva chez ces académiciens belges des adeptes de haut lignage, dont la lignée fut inaugurée par Louis Dumont-Wilden. Il s'imposait, à l'occasion de son bicentenaire, d'aligner les écrits qu'ils lui ont consacrés.

Jacques De Decker